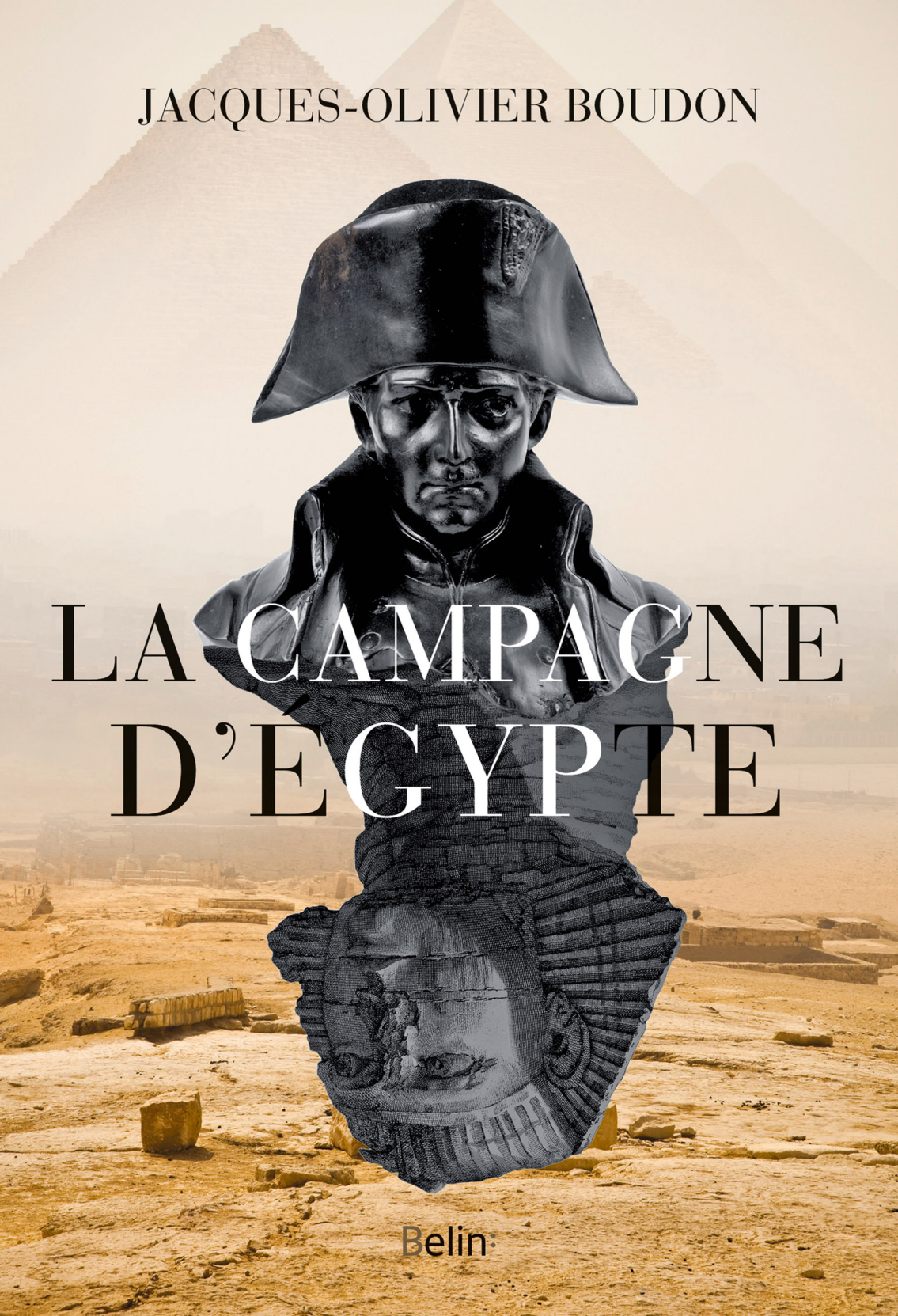


JACQUES-OLIVIER BOUDON



LA CAMPAGNE
D'ÉGYPTE

Belin

La campagne d'Égypte

Jacques-Olivier Boudon

La campagne d'Égypte

Belin:

Relecture-correction : Thomas Pogu

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » [article L. 122-5] ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Belin Éditeur / Humensis 2018
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris Cedex 14
ISBN 978-2-410-01528-7

À mes parents.



Mer Méditerranée

St-Jean-d'Acre
Haïfa
Nazareth
Tantourah
Césarée
Naplouse
Jaffa
Jérusalem
Jéricho
Bethléem
Mer Morte
Hébron
Gaza
Zawi

Rosette
Canope
Alexandrie
Damiette
Péluse
Katieh

Belbeis
El Khanqah
Gizeh
Le Caire
Suez

Fayoum
Madinet-el-Fayoum
Sediman
Beni Souef
Behneseh
Abou-Girgeh

El-Kasr

Minieh
Manfalout
Beni-Adin
Siout

Tahtah
Girgeh
Abou-Manah
Denderah
Keneh

Kous
Thèbes
Louxor
Esneh

Edfou
Redecieh
Biban
Île Éléphantine
Assouan

NUBIE
Chamb-el-Ouah

Golfe de Suez
Péninsule du Sinâï
Golfe d'Aqaba

Mer Rouge

Aqaba



INTRODUCTION

«Du haut de ces Pyramides, quarante siècles d'histoire vous contemplent». Légèrement arrangés, ces mots forment l'une des citations les plus célèbres de Napoléon Bonaparte. Il les prononce à la veille de livrer l'une des plus importantes batailles de la campagne d'Égypte, qui sera aussi l'une de ses plus belles victoires. Cette phrase s'adresse à des soldats et surtout à des officiers qui sont emplis de souvenirs de l'Égypte antique, celle des Pharaons. Elle évoque cette Égypte qui fascine les Français d'hier comme ceux d'aujourd'hui. Bonaparte et l'Égypte, c'est le choc de deux mythes, celui né d'une formidable ascension militaire et politique qui conduira son héros au sommet de la gloire et celui d'une civilisation magique, qui conserve encore ses secrets. Bonaparte a compris le profit qu'il pourrait tirer pour lui-même d'une expédition victorieuse en Égypte. Homme de communication, il s'est employé à mettre en avant ses succès, tout en dissimulant ses échecs.

Encore aujourd'hui, les premières images qui surgissent à l'évocation de Bonaparte en Égypte, ce sont les Pyramides, la conquête de la Haute Égypte ou encore la victoire terrestre d'Aboukir. Dans tous les cas, la peinture s'est employée à diffuser l'image d'une conquête presque naturelle dont l'enjeu aurait

été de libérer les Égyptiens du joug des Mamelouks selon un schéma que Bonaparte martèle au long de ses proclamations. Mais surtout, le public français retient de l'expédition la formidable avancée scientifique qu'elle a permise grâce à la présence de près de 170 savants. La vogue de l'égyptomanie reprend de plus belle après le retour des Français d'Égypte, les bras remplis d'objets de toutes sortes recueillis sur place. En encourageant la publication de leurs travaux, Napoléon a contribué à mettre en exergue la dimension scientifique de l'expédition, tandis que par la peinture comme par la plume, lui-même dictant sa version des faits à Sainte-Hélène, il a construit l'image d'une campagne militaire glorieuse, ponctuée de victoires et de coups d'éclat, face à des adversaires, les Mamelouks, érigés en adversaires si valeureux qu'ils seront invités, une fois vaincus, à entrer dans l'armée française, voire pour certains à faire partie de la garde rapprochée de Napoléon.

Derrière cette façade, la réalité est comme souvent plus contrastée. Certes l'expédition scientifique a été un succès, mais au prix de lourdes pertes parmi les savants. Certes la campagne s'est traduite par de belles victoires militaires, souvent remportées sur des adversaires très supérieurs en nombre sur le champ de bataille. Mais la campagne a aussi son revers dont on parle moins souvent. En Égypte, l'armée française est confrontée à un type de guerre inhabituel, même lors de batailles rangées. Elle est surtout face à des pratiques de guerre inédites pour elle, conduisant par exemple à ne pas faire de prisonniers, ce qui pousse les combats à leur extrême. De part et d'autre, on se livre à des excès de violence inouïs, qui atteignent leur paroxysme dans la répression des insurrections des villes et villages égyptiens, au détriment de populations civiles qui, faute de sources, sont les grandes oubliées des histoires de la campagne. La violence des soldats français est sans doute exacerbée par la résistance que leur opposent leurs

adversaires. Il en ressort que, loin d'être une promenade scientifique riche en découvertes, la campagne d'Égypte – cela n'a pas échappé aux savants –, s'inscrit dans la suite des guerres asymétriques qui ont jalonné la période de la Révolution et de l'Empire, des guerres de Vendée à la guerre d'Espagne, en passant par l'insurrection de la Calabre. Les acteurs ont du reste tracé eux-mêmes le parallèle.

Les soldats et officiers français revenus de l'expédition d'Égypte ont conscience d'avoir participé à un événement hors du commun. C'est sans doute la campagne militaire qui, avec celle de Russie, a donné lieu à la publication du plus grand nombre de Mémoires. Or la plupart des mémorialistes décrivent, d'une manière ou d'une autre, les violences auxquelles ils ont assisté et participé. Ils dépeignent ainsi les horreurs de la guerre, comme le fera avec son pinceau Goya en Espagne, en des tableaux qui ne sont finalement pas si différents de ceux laissés par les rares témoins égyptiens de l'occupation française. Ces récits, souvent rédigés à chaud, très vite après la campagne, corroborent les témoignages laissés par les lettres envoyées d'Égypte en France ou les Journaux rédigés au jour le jour, parfois par des soldats qui devaient perdre la vie sur place. Ils offrent de ce point de vue un regard différent de celui que propose la version officielle de la campagne, contenue notamment dans les rapports adressés aux autorités de l'État. Si les témoins français sont aussi précis dans la description des violences qu'ils ont eux-mêmes commises, beaucoup plus que ne le seront les acteurs des campagnes européennes de Napoléon, c'est parce qu'ils considèrent les Égyptiens comme des « sauvages », comme des êtres auxquels ils dénie toute humanité.

Ce livre invite à une plongée au cœur de la campagne d'Égypte à travers le regard de ceux qui y ont participé, soldats comme civils, en essayant de comprendre les silences qui

LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE

enveloppent certaines scènes. Il vise ainsi à mesurer en quoi la campagne d'Égypte a contribué à forger de nouvelles pratiques de guerre dans l'armée napoléonienne. Il invite également à s'interroger sur ce paradoxe d'une défaite finale devenue l'un des épisodes phares de l'épopée napoléonienne.

CHAPITRE PREMIER

LES PRÉPARATIFS DE L'EXPÉDITION

Pourquoi l'Égypte ?

C'est au ministre des Relations extérieures, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, que l'on doit l'initiative de l'expédition d'Égypte¹. C'est lui qui, le premier, en donne l'inspiration au Directoire. Celle-ci s'inscrit dans le contexte de la guerre contre l'Angleterre. L'invasion des îles Britanniques paraît improbable, d'où l'idée d'une manœuvre de diversion en Méditerranée. Aux yeux de Talleyrand, l'expédition d'Égypte a un double objectif : elle doit d'une part ouvrir un front, loin de l'Europe, qui obligera les Anglais à desserrer l'étreinte sur la France, et, d'autre part, affaiblir le commerce britannique et s'attaquer aux relations commerciales qu'entretient l'Angleterre avec ses possessions aux Indes. L'expédition d'Égypte est aussi une entreprise coloniale, visant à s'approprier un espace que l'on croit facile à conquérir. L'idée n'est pas neuve. Leibniz en avait proposé le projet à Louis XIV. Elle avait été ensuite développée au sein de la diplomatie française depuis la fin du règne de Louis XV, c'est-à-dire depuis

que la France avait perdu le Canada². L'Égypte s'offre alors comme une colonie de substitution. Sa conquête est envisagée comme un moyen de remplacer les possessions perdues et s'inscrit dans une perspective de recentrage de la diplomatie française sur l'aire méditerranéenne.

De son côté, Bonaparte y songe depuis quelques mois. Dans une lettre au Directoire du 16 août 1797, rédigée alors qu'il est encore en Italie, il souligne l'intérêt stratégique des îles Ioniennes, récemment occupées par l'armée française. «L'empire des Turcs s'écroule tous les jours. La possession de ces îles nous mettra à même de le soutenir autant que cela sera possible, ou d'en prendre notre part.» Puis il ajoute, sans transition : «Les temps ne sont pas éloignés où nous sentirons que pour détruire véritablement l'Angleterre, il faut nous emparer de l'Égypte³.» Cette idée est formulée à nouveau un mois plus tard auprès du ministre des Relations extérieures auquel il propose de s'emparer de l'île de Malte. Et, concernant l'Égypte, il songe déjà à une expédition de 25 000 hommes qui pourrait partir d'Italie. Il demande toutefois à Talleyrand de se renseigner pour savoir «quelle réaction aurait sur la Porte [l'Empire ottoman] notre expédition d'Égypte», avant de mettre en avant l'argument du respect des religions : «Avec des armées comme les nôtres, pour qui toutes les religions sont égales, Mahométans, Coptes, Arabes, idolâtres, etc., tout cela est fort indifférent ; nous respecterions les uns comme les autres⁴.» Talleyrand lui répond dix jours plus tard en approuvant ce projet qui rejoint ses propres suggestions : «L'Égypte comme colonie remplacerait bientôt les productions des Antilles et, comme chemin, nous donnerait le commerce de l'Inde⁵.»

De ces projets d'expédition en Égypte, Bonaparte s'entretenant alors avec le mathématicien Monge qu'il a connu en Italie, mais aussi avec le général Desaix. L'idée fait son

chemin. Mais le Directoire, un moment tenté d'organiser une expédition contre l'île de Malte, tourne toute son attention contre l'Angleterre, dernier pays en guerre contre la France depuis le retrait de l'Autriche à l'issue du traité de Campo Formio, signé le 18 octobre 1797. Il nomme alors le général Bonaparte commandant en chef de l'armée d'Angleterre, le 9 décembre. Ce dernier se consacre donc à la préparation de l'expédition, se rendant en février sur les côtes de la mer du Nord pour inspecter les troupes destinées au débarquement. Il n'en oublie pas pour autant l'Égypte. Il en parle notamment avec Talleyrand à la fin du mois de janvier 1798, quelques jours avant que le ministre des Relations extérieures n'adresse au Directoire un mémoire en faveur de l'Expédition. Le 23 février, c'est au tour de Bonaparte de suggérer au Directoire que le débarquement en Angleterre pourrait être remplacé par une expédition en Égypte. Le Directoire en accepte le principe le 5 mars. Un mois plus tard, le 13 avril, il confie au jeune général le commandement d'une armée d'Orient⁶. L'argument principal repose sur l'alliance supposée entre les beys d'Égypte et les Anglais. C'est donc bien une guerre contre l'Angleterre qui est lancée, le général en chef devant s'emparer de leurs comptoirs dans la région ou les détruire. Une note humanitaire l'invite en outre à améliorer «le sort des naturels». Enfin, le Directoire espère que l'expédition ne remettra pas en cause la bonne entente entre la France et la Porte.

Cette politique coloniale prônée par Talleyrand avait des détracteurs chez les partisans de l'entente avec l'Empire ottoman qui craignaient que l'expédition vers l'Égypte ne brise une alliance ancienne. La France avait en effet des liens privilégiés avec les régions du Proche-Orient. Depuis François I^{er} elle s'était vu reconnaître un droit de protectorat sur les lieux saints en Palestine. Ses négociants avaient également

établi des relations économiques avec la Porte, par l'intermédiaire des Échelles du Levant, ces comptoirs commerciaux qui servaient de relais entre l'Orient et l'Occident. Mais la France sait aussi que l'Empire ottoman s'est considérablement affaibli au cours du XVIII^e siècle. Or si l'Égypte reste théoriquement sous la domination de la Porte, ce pays jouit en fait d'une large autonomie et paraît une proie relativement facile. Des observateurs ont enquêté en Égypte depuis les années 1780 et ont démontré qu'un débarquement y était envisageable. Le projet d'expédition d'Égypte se nourrit enfin de la perspective que la France révolutionnaire exportera en Orient les principes de 1789.

Parallèlement, la mode de l'Égypte se développe. Il est vrai que parmi les pays du Proche-Orient, il est un de ceux qui sont le plus familiers aux Français, imprégnés de références bibliques, et qui, grâce au livre de l'Exode notamment, connaissent le pays des pharaons. L'égyptomanie est en vogue et bénéficie de la parution d'ouvrages. Deux surtout s'imposent. *Les Lettres d'Égypte*, publiées par le voyageur orientaliste Claude-Étienne Savary en 1787, font partie des ouvrages qui ont réactualisé la vision qu'ont les Français de l'Égypte, ainsi que *Les Ruines*, livre publié en 1791 par le comte de Volney. Bonaparte connaît ces travaux ; il a aussi eu l'occasion de rencontrer personnellement Volney en Corse, avant de le rejoindre à l'Institut, dans la classe des sciences. Nombre des officiers et savants qui s'apprêtent à partir en Égypte ont lu ces ouvrages ou se les procurent avant d'embarquer. L'agent de change Grandjean, qui se doute du but de l'expédition, ne parvient pas à en acheter un exemplaire à Avignon. Arrivés en Égypte, officiers et savants ne manquent pas de comparer le pays qu'ils découvrent avec celui peint par Savary et Volney. Les deux ouvrages sont souvent mis en parallèle, par exemple par Jacques Miot : « Pour jouir dans un pays, il

faut le voir avec les yeux des habitants ; et si Savary nous a trompés sur l'Égypte, c'est qu'il le voyait comme eux, ou qu'il a fait un roman. » Miot répond implicitement à la remarque qu'un savant resté anonyme lui avait adressée. « Savary a trompé sur l'Égypte. Ce n'est pas ce beau pays qu'il vante tant, ni cette rosée balsamique que l'on respire le matin. C'est le pays de la misère⁷. » Dans une lettre à Georges Cuvier, son collègue au Museum d'Histoire naturelle, le naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire, s'unissant à ses amis savants, a ce mot sans ambiguïté : « Ils ne cessent de jurer après Savary, pour avoir peint l'Égypte comme un paradis⁸. » Volney est donc préféré à Savary. « Voilà ce qui fait la différence des deux ouvrages de Volney et Savary. Presque tous nous avons vu comme le premier, et c'est une preuve que Volney a plus écrit dans l'esprit de la nation son voyage en Égypte⁹ », écrit Miot. Fornier d'Albe compare aussi les deux auteurs, dans son Journal. « Jusqu'ici je n'ai reconnu la vérité que dans le voyage de Volney qui a l'air dicté par la mauvaise humeur. Quant à Savary, c'est le plus insigne menteur possible, tous les riants tableaux ne sont que dans sa tête¹⁰. » Autrement dit, les membres de l'expédition projettent sur l'Égypte le regard et donc les préjugés d'hommes des Lumières persuadés de posséder la vérité et de devoir la transmettre à autrui. Mais si l'égyptomanie alimente le rêve oriental de Bonaparte et de son entourage, les raisons qui poussent à l'expédition sont d'abord militaires et économiques.

L'Égypte à la veille de la conquête

L'Égypte est en principe sous la tutelle de l'Empire ottoman qui est représenté au Caire par un pacha. Mais en réalité, le pouvoir est entre les mains de 24 beys qui gouvernent les différentes provinces égyptiennes, y lèvent l'impôt et y

assurent l'ordre, notamment face aux nomades arabes. Parmi ces 24 beys, deux ont alors acquis une influence prédominante, Mourad Bey et Ibrahim Bey. Leur puissance se mesure au nombre des forces armées qu'ils peuvent mobiliser et en particulier au nombre des Mamelouks qui leur ont juré fidélité. Les Mamelouks vont fasciner les soldats français. Leur présence en Égypte est ancienne. Ces esclaves issus du Caucase, achetés au début du XIII^e siècle par le sultan d'Égypte, s'étaient même emparés du pouvoir en 1250 avant la conquête du pays par les Turcs au début du XVI^e siècle. Ils n'en sont pas moins restés une force essentielle sur place. Cette force, dont sont issus les beys, se renouvelle régulièrement par l'apport de nouveaux esclaves, essentiellement issus du Caucase, les guerres incessantes entre la Russie et l'Empire ottoman à la fin du XVIII^e siècle favorisant cet afflux de prisonniers. Les Mamelouks sont environ 9 000 à la fin du XVIII^e siècle. Le plus célèbre d'entre eux est Roustam Raza, qui entrera au service de Bonaparte. Né sans doute en 1780 à Tiflis (Tbilissi) en Géorgie, d'un père arménien, il avait été capturé par les Tartares à l'âge de 7 ans et vendu comme esclave. Passé par Constantinople, il arrive au Caire où il entre au service de Sala Bey, l'un des 24 beys gouvernant le pays, qui lui-même est d'origine géorgienne. « On préfère, pour être bons mamelouks, souligne Roustam, les Géorgiens et les Mingréliens, je ne sais pas pourquoi, car les Arméniens sont encore plus braves que les autres nations¹¹. » En devenant mamelouk, Roustam épouse la religion musulmane et doit se faire circoncire. Cette conversion reste toutefois très superficielle. Les premiers temps de son arrivée au Caire sont employés à sa formation. « Pendant deux mois, je n'ai fait aucun service ; j'ai appris à monter à cheval et à lancer la lance. » Patrouillant ensuite dans la province gouvernée par Sala Bey, il l'accompagne à La Mecque en 1798. À leur

retour, ils apprennent l'arrivée des Français et les défaites subies par Mourad Bey. Roustam suit son maître à Saint-Jean-d'Acre, où ce dernier est assassiné. Il décide alors de rentrer au Caire, revêtu d'un habit de domestique et entre au service du cheikh El Bekri.

À la veille de débarquer en Égypte, Bonaparte justifie l'expédition par le désir de débarrasser l'Égypte de la tutelle des Mamelouks auxquels il oppose le reste de la population. Celle-ci est elle-même composite. L'Égypte compte à la fin du XVIII^e siècle près de 2,8 millions d'habitants, dont la grande majorité est composée d'Arabes. Très vite, les soldats français apprendront à faire la distinction entre les paysans sédentaires installés dans la vallée du Nil qu'ils désignent généralement sous le nom de fellahs et les nomades, désignés sous le nom de Bédouins ou d'Arabes, qui sillonnent le désert, à la tête de leurs troupeaux de moutons et de chameaux, prompts à attaquer les caravanes qui traversent le pays. La société est elle-même très hiérarchisée, dominée par les cheikhs, ces descendants de Mahomet, qui sont à la fois, comme le note Niello-Sargy, «les chefs de la noblesse, les docteurs de la loi et de la religion¹²».

Une expédition de 45 000 hommes

L'expédition d'Égypte mobilise des moyens importants. Il faut en effet transporter dans ce pays près de 32 000 soldats et 2 200 officiers, auxquels s'ajoutent plusieurs centaines de civils et 10 000 marins. L'essentiel des troupes est fourni par l'infanterie qui se décompose en quatre demi-brigades d'infanterie légère (les 2^e, 7^e, 21^e et 22^e) pour un effectif global de 5 930 hommes, en dix demi-brigades de ligne (les 9^e, 13^e, 18^e, 23^e, 32^e, 61^e, 69^e, 75^e, 85^e et 88^e) pour un total de 19 232 hommes. La cavalerie comprend trois régiments de

dragons (les 3^e, 14^e et 15^e), le 22^e régiment de chasseurs, et un régiment de hussards, le 7^e bis, soit 2 993 hommes. S'y ajoutent quatorze compagnies d'artilleurs à pied, et quatre compagnies d'artilleurs à cheval, soit 1 544 hommes, cent ouvriers d'artillerie, 1 200 sapeurs, 200 mineurs et 20 aérostatiers, enfin 145 guides à pied. Ces troupes ont été réparties entre cinq divisions principales, respectivement commandées par les généraux Desaix, Reynier, Kléber, Baraguey d'Hilliers et Bon, auxquelles s'ajoutent une division de cavalerie, initialement commandée par le général Dumas, une division d'artillerie que commande le général Dommartin et une division du génie commandée par le général Caffarelli.

Les soldats de l'armée d'Égypte sont jeunes, entre 25 et 30 ans, mais déjà expérimentés. L'armée d'Égypte est en effet l'héritière de l'armée constituée au début de la Révolution française et surtout au lendemain de la formation de la première coalition, quand la Convention a décrété une levée de trois cent mille hommes en février 1793, puis la levée en masse en juillet. La plupart des soldats d'Égypte sont donc soit des volontaires entrés dans l'armée en 1791 ou 1792, parfois après avoir servi dans la garde nationale, soit des requis de l'an I. Ils ont derrière eux au moins cinq années de campagne, en Allemagne, en Vendée pour certains, et surtout en Italie où beaucoup ont appris à connaître le général Bonaparte. Depuis 1793, l'armée n'a en effet recruté que des volontaires. Il faut attendre septembre 1798 pour que la loi Jourdan-Delbrel organise le recrutement par la voie de la conscription. En février 1801, l'Égypte reçoit ainsi un renfort de 500 conscrits, mais ils font exception dans un ensemble beaucoup plus aguerri au combat. Ces hommes ont donc l'habitude de la guerre, mais ils se considèrent aussi comme les propagateurs de l'idéologie révolutionnaire. Ils ont parcouru l'Europe de l'Ouest avec l'idée de diffuser les